

De l'ancien au Nouveau monde

L'Angleterre de 1955

Avec le mariage les changements professionnels se multiplient. Gilbert avait accepté une maîtrise de conférence en Angleterre, à Manchester. J'avais depuis quelques semaines abandonné mes fonctions au Mouvement Européen. C'était, on peut me croire, un très grand changement pour moi. Je n'abandonnai pas pour autant mes activités européennes, j'acceptai même de collaborer avec des revues spécialisées, ce qui me libérait des contraintes de lieux et de temps. Et puis, je n'étais pas allergique au changement.

La situation en Grande-Bretagne n'était pas sans intérêt au moment même où les Six pays du Marché Commun souhaitaient voir leur voisine se joindre à eux. J'avais suivi cette évolution au Mouvement Européen et j'étais curieuse d'aller me rendre compte sur place de ce qui se passait. Je connaissais le sud du pays, mais le nord était pour moi terre inconnue.

A Manchester, la ville noire, on remontait le temps. On plongeait dans le XIX^e siècle, pas n'importe quel XIX^e siècle : celui de Dickens, des études de Engels sur la misère ouvrière. J'avais cru entrevoir ce qu'était la misère du temps où je travaillais au Tribunal pour Enfants de Nîmes. Mais dans cette belle ville blanche et propre du Midi, il n'y avait rien de commun avec la misère anglaise. La vraie misère. Celle qui vous prend à la gorge, vous entre par les yeux, par les oreilles. En 1955, le centre de Manchester conservait encore les traces des bombardements de la guerre. Dix ans après

l'armistice, Piccadilly, la place centrale, était encore en partie un grand trou. Ce qui restait de la ville conservait une allure de grande cité victorienne, d'une ville qui avait été la capitale économique du pays.

Nous habitons à quinze kilomètres de là, dans le Comté voisin, le Cheshire, un charmant village qui avait conservé les attraits de l'Angleterre rurale. Entre notre village et Manchester, c'était une succession de faubourgs composés de maisons basses en briques sales où circulait une population hétéroclite et misérable. Le centre se consacrait aux affaires et au commerce mais les riches, ni les pauvres, n'y habitaient. Le menu peuple vivait dans les *slums* qui s'étiraient autour de la ville, devenant de plus en plus sordides à mesure qu'on se rapprochait du noyau urbain. De l'impériale de l'autobus on apercevait des petits poulbots qui se poursuivaient dans les rues souillées tandis que les ivrognes de toutes couleurs sortaient des *pubs*. Comme il n'était pas interdit de fumer dans les autobus, la vapeur y était aussi épaisse que le brouillard de l'extérieur. Nous revenions à Paris au printemps, nous y avons conservé notre appartement depuis que Gilbert avait repris son enseignement universitaire et ses travaux de recherche.

L'université était un autre monde. Elle rappelait l'époque victorienne par ses bâtiments principaux, une énorme construction de style pseudo-gothique qui n'avait pas échappé à la pollution atmosphérique, avait des murs intégralement noirs. Un astronome russe en visite au célèbre observatoire de l'université. Jodrell Bank, voyant la noirceur des bâtiments administratifs avait naïvement dit au Vice-Chancelier

– C'est la première fois de ma vie que je vois une université construite avec du charbon.

Les usines n'étaient d'ailleurs pas seules à polluer l'atmosphère. Les pires dégâts étaient l'œuvre des milliers de petites cheminées alimentées au charbon gras, moyen de chauffage essentiel dans un pays où le chauffage central était le privilège des bureaux et des administrations. Ajoutons que les fenêtres grossièrement jointes permettaient au brouillard d'entrer dans les maisons comme le froid. Car les jours de grand *fog*, on ne voyait même plus le prédicateur dans une église.

Il y avait pire que le brouillard : le *midday-darkness*. Les poussières en suspension dans l'air se matérialisaient en une sorte de voile sombre qui interceptait la lumière ; c'était brusquement, au

milieu de la journée, la nuit noire. On allumait les lumières électriques, les phares des voitures se mettaient en action et quand le soir tombait, le passage du jour à la nuit était indécélable. Il est vrai que le *midday-darkness* et le grand *fog*, celui où l'on ne voyait pas sa propre main au bout du bras tendu, n'arrivaient que quelques jours par an.

Il faut dire que l'une des plus grandes réussites de l'Angleterre de la fin des années 60 aura été la transformation du climat, chose qui aurait pu paraître impossible, grâce à la multiplication des *smokeless areas* où le charbon gras était interdit et remplacé par l'électricité, le gaz ou le fuel. Dans un même temps, la surveillance des cheminées d'usine et celle des fours de combustion était enfin réglementée. En moins de quinze ans le Nord anglais avait liquidé ses gros brouillards. Stimulée par l'exemple du Paris de Malraux, la municipalité de Manchester paracheva cette action en faisant ravalier les façades. Le Manchester d'aujourd'hui n'a plus rien de commun avec celui qu'a dépeint Michel Butor dans *l'Emploi du temps* et qui était bien là lors des premières années de mon séjour.